

IL FAUT GARDER NOS TAVERNES

Les propriétaires de tavernes feraient bien de se préparer longtemps d'avance à repousser toute tentative qui pourrait être faite contre eux.

LE PLUS VERTUEUX "IN THE WORLD"

Ainsi se proclame l'Américain du Nord, bien qu'il soit difficile de trouver une plus sordide crapule.

L'hypocrisie américaine est en voie de porter ses fruits, et comme l'Arbre de la Science du bien et du mal dans le Paradis terrestre, elle porte les fruits les plus malsains.

Et l'hypocrisie croît de jour en jour, à se demander où les Yankees s'arrêteront dans la voie de l'odieuse et du ridicule. Ne prétendent-ils pas maintenant être absolument sans péché?

Elle s'est contentée de dire que les Américains sont "trop romanesques". Nous ne dirons pas qu'elle a eu tort, mais nous ferons observer qu'un Français ne s'en fût tiré à si bon compte avec une Américaine.

Grandeur et décadence de M. Bourassa

"Mon Encrier", oeuvre posthume de Jules Fournier, nous donne le mot de cette énigme.

A quoi vise Sir Lomer Gouin?

AH! LES FEMMES!

A Londres, elles se coupent le petit orteil. En Amérique, elles suppriment le mot "obéir".

Les souliers à la poulaine sont à la mode à Londres. Ils sont, comme le siéd, pointus jusqu'à l'invéraisemblance, effilés au point que pour les chausser, certaines Londoniennes, ferventes du snobisme, vont, paraît-il, jusqu'à se faire amputer le petit orteil!

"J'entends un mari grincheux qui me dit: —Que ma femme vienne m'annoncer dès demain sa résolution de sacrifier son petit orteil à la mode du jour, et je vous promets de ne l'en point dissuader: ne serait-ce qu'à cause des huit jours d'immobilité indispensables pour elle après l'opération."

Il n'est rien là de très nouveau. Les Chinoises ont été depuis longtemps données l'exemple de mutilations analogues. Les Anglais ont du reste une réputation à soutenir, et leur porte-parole aux Etats-Unis, Mme Margot Asquith, s'est exprimée ainsi, au grand désespoir des Américaines:

"Je n'ai pas rencontré une jolie femme aux Etats-Unis. Les Anglais sont les plus belles femmes de l'univers: on ne trouve nulle autre part de pareils tempéraments. Les Américaines manquent de charme; elles n'ont pas même le style des demoiselles de magasin anglaises."

Mme Margot, ce qu'elle a de prétention! Puisque nous en sommes au chapitre des femmes, enregistrons la victoire qu'elles viennent de remporter. Le juge Charles-H. Piper, de Niagara Falls, a éliminé le mot "obéir" des cérémonies de mariage qui ont lieu devant lui comme juge de paix.

"Les femmes n'obéissent jamais à leurs maris, a dit le juge, pourquoi rendre la cérémonie ridicule en y conservant cet ordre?" Le juge demande seulement à la mariée de promettre qu'elle "aimera, servira, honorer et prendra soin de son mari aussi bien dans la maladie que lorsqu'il sera en bonne santé".

Le brave juge en demande encore trop. Quelle femme peut entendre ce mot "servir" sans révolte. Ce ne sent-il pas l'esclavage? Le juge fera bien de simplifier encore la cérémonie du mariage.

Par exemple il pourrait dire: "Mlle une telle acceptez-vous M. un tel pour votre légitime époux, et pour combien de temps?" Voilà une formule simple, claire et courte, tout à fait en harmonie avec les idées modernes et qui satisfait tout le monde.

Pourquoi pas imposer le serment d'ébriété et de "servage" au mari. Peut-être est-ce inutile puisqu'il s'en acquitte déjà si bien; quel triomphe toutefois pour les féministes!

CHAMBARDEMENT CHEZ CONCORDIA

The Ace, le périodique de M. John H. Roberts, signale un affreux scandale à l'hôtel de ville. Il s'agit d'un chef de département qui aurait entretenu les enfants de sa maîtresse aux dépens de la ville.

Des qualités et des défauts du chef nationaliste, nulle n'a été, en adresse, en justesse et en précision celle qui a jailli de la plume de Jules Fournier, d'ailleurs plus en état et plus à même que d'autres d'apercevoir et d'apprécier les faiblesses, les travers et les petits côtés du grand homme qu'il avait coudoyé.

A une coalition libérale-conservatrice protectionniste? — En tout cas c'est un coup de tonnerre dans un ciel d'airain.

QUE FERONT LES PROGRESSISTES?

Ottawa, 10.—Sir Lomer Gouin parle en Chambre moins souvent que Tommy Church, ex-maire de Toronto, et surtout moins longtemps, mais en revanche, il est beaucoup plus écouté; comme quoi il est vrai qu'ici-bas une justice immanente existe, qui est celle des compensations.

Le discours de sir Lomer Gouin sur le budget sera longuement commenté par les journaux de toute nuance. Certains vont jusqu'à y voir, comme vous savez, l'aurore d'une coalition libérale-conservatrice protectionniste.

On se demande néanmoins qui prendrait la tête de cette alliance, si elle s'accomplissait. M. Meighen ou sir Lomer? Les deux n'ont pas montré l'un envers l'autre une sympathie bien vive depuis le début de la session. M. Meighen voudrait-il servir sous sir Lomer, ou sir Lomer sous M. Meighen? Problème insolvable pour le moment.

Sans prononcer le mot de protection, sir Lomer s'est nettement déclaré protectionniste. M. Mackenzie King, premier ministre, M. Fielding, son principal lieutenant, M. Ernest Lapointe, qui contribua tant au choix de M. King comme chef du parti libéral, ne semblent pas aussi enthousiastes que sir Lomer à l'égard de la protection. Leur contenance d'hier le prouvait assez.

Eux voudraient se rapprocher autant que possible des progressistes, tandis que sir Lomer n'a pas maché les mots à M. Crerar et à ses amis les fermiers-nis: "Avec la majorité, sinon la totalité des membres de cette Chambre, a-t-il déclaré, je crois que l'agriculture est l'industrie fondamentale du Canada, mais je crois aussi que sans nos manufacturiers, notre pays n'aurait pas atteint le développement dont il jouit aujourd'hui."

Pour sir Lomer, le pays, ayant à se procurer des revenus, doit maintenir un tarif, de quelque nom qu'on le baptise, et tarif, bien qu'il ne prononce pas le mot, est synonyme de protection: "Dans le temps, on a pu croire, continuait-il, que certains progressistes étaient des libéraux; mais j'ai toujours cru que le parti libéral était le parti qui siège à votre droite, M. l'Orateur."

C'est net, c'est coupant comme la guillotine. Les progressistes restèrent figés sur leurs sièges, pendant que les conservateurs applaudirent des passages du discours avec plus d'entrain encore que les libéraux, dont plusieurs gardaient leurs mains bien à plat sur leurs sièges, au lieu de les frapper l'une contre l'autre.

Quel sera l'effet de ce discours savamment mûri? On prédisait, dans des milieux prétendus bien informés, que les progressistes, tout en votant contre le budget Fielding comme parti, dépecheraient une douzaine des leurs dans les couloirs de la Chambre ou dans les rues d'Ottawa, lorsque viendrait le vote. Après le coup de fouet de sir Lomer, il serait surprenant que le fait se produisît.

Les conservateurs exécuteront-ils la manoeuvre ainsi dévolue par les observateurs aux progressistes? C'est là que nous verrons la portée du discours de sir Lomer, que se dessinerait pour le coup l'alliance libérale-conservatrice protectionniste, si elle devait avoir lieu.

Selon moi, jamais les cartes n'ont été aussi mêlées, si l'on songe qu'il serait facile aux adversaires du gouvernement, coalisés, de le mettre en minorité. La décision du président de la Chambre, M. Rodolphe Lemieux, déclarant hors d'ordre le sous-amendement Crerar, n'avait déjà pas facilité la tâche aux progressistes en leur enlevant toute chance de voter au moins une fois contre le gouvernement, quitte à se rallier ensuite sur la motion principale. Il ne leur reste plus cette alternative.

Il se joue donc une grosse partie, une très grosse partie à Ottawa, et la semaine prochaine sera fatidique en ce que, à supposer que le gouvernement soit maintenu, notre vie politique prendra, c'est certain, une orientation nouvelle.

L'OUBLI DES SACRIFICES

La France commence une propagande chez ses anciens alliés en établissant ses pertes pendant la guerre.

Comprenant enfin que les bienfaits sont vite oubliés, et que ses anciens alliés ne semblaient plus se rendre compte des sacrifices consentis par elle à la cause commune pendant la guerre, la France a commencé une campagne de propagande trop longtemps différée en établissant les pertes immenses qu'elle a subies pour la civilisation contre la barbarie.

De l'aveu de tous, c'est la première bataille de la Marne qui a été le point tournant dans ce terrible conflit. Or, savez-vous combien la France avait perdu d'hommes, morts, blessés et disparus à la date du 13 septembre 1914, dernier jour de la bataille de la Marne? 329,000 hommes, quand l'Angleterre n'avait pas encore 100,000 hommes sur le champ de bataille.

Savez-vous combien il en coûta à la France pour arrêter les Allemands sur l'Isère, octobre-novembre 1914, pour leur fermer la route de Calais et partant de l'Angleterre? 125,000 hommes tués, disparus et prisonniers.

Remarquez que ces chiffres ne comprennent pas les blessés, encore plus nombreux. La bataille déensive de Verdun, février-juin 1916, à laquelle ses alliés ne prirent aucune part, et que la France supporta seule, lui coûta 173,000 morts, blessés et disparus, ce qui ne l'empêcha pas tout de même, juillet-octobre de la même année, pour soulager le front russe, d'engager la bataille de Soissons, dont le coût se solda à 136,000 morts, blessés et disparus.

JOCRISSE A PATMOS

Prochain grand film, par M. le marquis de Sales, tiré des "Quatre Cavaliers de l'Apocalypse".

Une simple suggestion

Un lecteur montréalais nous faisait, en date du 1er juin, cette suggestion, que nous croyons encore à-propos de transmettre à nos lecteurs. M. le directeur.

Je me suis toujours demandé où l'on avait péché ce marquis de Roussy de Sales, qui fut pour moi un noble inconnu jusqu'au jour où il fut bombardé censeur des vues animées.

Je ne suis pas un enthousiaste du cinéma. Cependant, l'autre soir, sur la foi de réclames flamboyantes, je m'installai au Capitol, pour voir défiler les "Quatre Cavaliers de l'Apocalypse".

Je n'ai peut-être pas de parchemin autant de quartiers de noblesse que M. le marquis, mais à tort ou à raison, j'ai la prétention de me croire aussi intelligent que la grosse moyenne de mes concitoyens... qui vont au cinéma.

Aussi les "Quatre Cavaliers de l'Apocalypse" n'avaient guère encore galopé sur l'écran que je me frottai les yeux, croyant "y voir plus clair". Peine perdue: l'énigme demeurait entière, apocalyptique.

C'est que, voyez-vous, M. le directeur, d'un film de réputation mondiale, vraisemblablement destiné aux "grandes personnes", M. le marquis de Sales a quel fait une bouillie qu'importe aux enfants à la bavette.

L'héroïne, de femme mariée, avait été transformée en fiancée, ce qui ne l'empêchait nullement de fréquenter le studio d'un pseudo-peintre plus amateur de natures vivantes que de natures mortes.

M. de Sales a-t-il voulu nous faire croire que pas une femme ne trompe son conjoint à Paris? Ou suppose-t-il les Montréalais assez joecrisse pour lever les bras au ciel à la seule idée qu'une pareille catastrophe soit possible sous la calotte des dieux? Puisque M. le marquis a accepté d'être notre censeur, le voilà exposé à subir les questions de n'importe quel roturier.

Je ne suis pas aussi fort caustique que Suarez, Escobar et Méliès, mais il me semble qu'une fiancée qui visite les ateliers de rapais pour le mauvais motif, ne dégrage pas un million plus avant qu'une infidèle épouse: le demande-t-elle sur les lumières de M. de Sales. Du reste, M. de Sales avait pu se motiver dans la salle avec un flambeau pour célébrer "sa pièce", car nous n'imaginons pas que Blasco Ibanez reconnaît ses "Cavaliers de l'Apocalypse", à lui, dans cet affreux salmigondis. Un exemple entr'autres: ayant amputé le film d'une scène d'amour qu'il jugeait trop corsée pour nos yeux pudibonds, M. de Sales, intègre à sa manière, nous a donné en échange un défilé... de troupes canadiennes.

Je n'ai pas l'honneur de connaître M. le marquis de Sales. On dit qu'il se fait vieux, très vieux, et il y paraît. On le dit aussi plus occupé de ses fins dernières que de nous donner du bon cinéma. Que ne va-t-il s'enterrer à la Trappe?

Si le même film revient encore, voici ce que je proposerais: Comme Blasco Ibanez ne reconnaît pas son fils dans ce bâtard, comme M. de Sales prend décidément le Montréalais pour un Joecrisse, et comme saint Jean passe pour avoir écrit son apocalypse sur l'île de Patmos, j'intitulerais cette salade: "Joecrisse à Patmos", grand film, etc., etc.

Dieudonné Laframboise.

Berlureau, qui s'est découvert de grandes dispositions pour l'art dramatique, est en train d'écrire un grand mélodrame.

—Je suis arrêté au cinquième acte, confie-t-il à un ami, je ne sais pas comment faire mourir mon héros.

—C'est bien simple: lis-lui les quatre premiers actes!

LA GRANDE PITIE DE NOS TROTTOIRS

Ils font aussi mal à voir que nos rues.—Construisons-les en mastic d'asphalte.

L'opinion publique, bien que lente à s'éveiller, finit toujours par sortir de sa léthargie. Est-ce le printemps qui a contribué à ce renouveau? Mais jamais les Montréalais n'ont autant maudit que cette année leur mauvais sort.

L'Autorité a dépeint, la semaine dernière, nos rues trouées comme des écumoires. Elle a diagnostiqué le mal: la confection des pavages avec un résidu de pétrole, qui est le produit de vingt-deux sous-produits, quand il nous en coûterait beaucoup moins cher, à la longue, d'employer de l'asphalte naturel, de l'asphalte de roche, d'une durée de 40 ans en moyenne, au lieu de 5 ans, durée de la saloperie dont nous "beurrions" la surface de nos rues, ainsi stigmatisées par le Devoir.

Montréal est la terreur de l'automobiliste. De quelque côté qu'il l'aborde, il ne peut y pénétrer qu'en se livrant à ce périlleux exercice de courses à l'obstacle, de virages hardis qu'on nomme gymkanas. Il n'évitera pas, au reste, toutes les ornières, il ne contournera pas tous les trous. Pour y réussir, il ne lui faudrait pas rouler, mais planer. Nous sommes la métropole du Canada et nous ne devrions pas oublier de revendiquer, parmi nos titres de gloire, le fait d'avoir les rues les plus mal tenues de l'Amérique.

Eclatante confirmation de l'effroyable état de choses que nous signalions la semaine dernière. Pour en arriver là, il a fallu que notre administration marchât d'illégalité en illégalité, en ne demandant des soumissions que pour la prime, en n'en tenant pas compte, et en achetant par petites quantités l'asphalte (si l'on peut donner ce nom à semblable cochonnerie) d'un trust qui lui vend quinze dollars la tonne ce qui n'en vaut pas un et ce qui lui coûte du reste moins que cela.

Autant de choses impossibles à croire, si elles ne nous crevaient les yeux.

Hélas! nos rues ne sont pas seules à peindre le débraillé de Montréal. Nos trottoirs ne valent pas mieux. Autant de trous, autant d'ornières sur les trottoirs que sur les chaussées.

Nous construisons nos trottoirs en ciment. Or, le ciment se fendille, chaquille et s'enlève par tranches en déca de 5 années.

Le mastic d'asphalte, au contraire, dure 40 ans, comme l'asphalte de roche, et il a déjà fait ses preuves à Montréal. On le fait venir de France, de Suisse et d'Alsace-Lorraine. Toutes les grandes villes d'Europe l'emploient. Pourquoi l'os-tracis-nous? Pourquoi persistons-nous à utiliser le ciment, dont notre climat ne fait qu'un ragout? Mystère, insolvable mystère!

On plutôt, nous nous réservons de dire, un de ces jours, le pourquoi de si coûteuses anomalies. CIVIS.

FEU LE JUGE MARECHAL

Peu longtemps avant sa mort, le juge Maréchal prononçait ces paroles: "J'ai essayé de tracer mon sillon droit dans la vie."

Nous croyons pour notre part qu'il y est parvenu. Sa brusque disparition est d'autant plus regrettable et L'Autorité se joint à ses innombrables amis pour présenter aux siens l'expression de ses plus vives sympathies.

THE RIGHT MAN IN THE RIGHT PLACE

La nomination du docteur E. M. Desaulniers, député de Chambly, au poste laissé vacant par M. A. L. Caron, dans la Commission des liqueurs, est très heureuse.

Il est difficile de trouver un gentilhomme aussi accompli que M. Desaulniers, et sa longue expérience des affaires publiques le qualifie éminemment à ce poste.

1,000 RECHAUFFEURS D'EAU AU GAZ LION REGENT

FABRIQUES A MONTREAL A des prix et termes réduits.

SEULEMENT

\$3.00 Comptant avec l'ordre et la balance \$2.00 par mois.

\$20.00 prix comptant

Place chez vous le meilleur réchauffeur d'eau au gaz. ACHETEZ MAINTENANT, vu que l'offre expire le 15 juin.

Montreal Light, Heat & Power, Consolidated

83 ouest, rue Craig, Main 4040. 605, Angle Ste-Catherine et de la Montagne. Upt. 6000-6001. 480 Est, rue Ste-Catherine. Est. 2935. 2575 Est, rue Ste-Catherine, près Lasalle. Lasalle 1850. 1657, Avenue Papineau, près Mont-Royal. St-Louis 1950. 858 rue Saint-Denis, près Duluth. St-Louis 7378. 1945 Avenue du Parc, près Laurier. Rockland 7359.

LA BANQUE D'EPARGNE DE LA CITE ET DU DISTRICT DE MONTREAL

Avis est par le présent donné qu'un dividende de deux piastres et cinquante (2.50) par action sur le capital appelé et versé de cette institution a été déclaré et sera payable à son bureau principal, à Montréal, le et après lundi le 3 juillet prochain aux actionnaires enregistrés jeudi le 15 juin prochain à 3 heures p.m.

Par ordre du Conseil d'administration. A. P. Lepage, Gérant Général

AUGMENTATION DE LA CONSOMMATION DU THE EN GRANDE-BRETAGNE

La réduction de la taxe de douane anglaise sur les thés, de quatre pence par livre, aura certainement pour résultat d'augmenter la consommation de la part de la population de la Grande-Bretagne, qui est actuellement et de loin le pays le plus grand consommateur de thé du monde entier. Cette augmentation de la demande aura pour effet de faire monter le marché actuel déjà anormalement élevé, et l'on peut s'attendre à une augmentation des prix de détail du thé dans le monde entier.

La crise de l'entente

—Qu'y a-t-il de vrai dans les nouvelles répandues à Londres et à Paris sur des menaces que vous auriez proférées à l'égard de la France?

—Propos de fous! Elucubrations de malfaiteurs voulant naufrager la conférence!

Nous avons tous lu ce dialogue échangé à Gênes, entre M. Lloyd George et les représentants de la presse anglo-américaine. Il fut reproduit dans tous les journaux.

M. Lloyd George a télégraphié à Londres et fait déclarer à Gênes que les propos comminatoires envers la France qu'on lui attribuait étaient des inventions malveillantes. A la vérité son télégramme à M. Chamberlain visait seulement un passage du compte rendu du Times sur sa conversation avec M. Barthou, et les autres démentis s'appliquaient seulement à certaines expressions. Quant à la lettre adressée par M. Barthou à M. Lloyd George pour confirmer sous une autre forme ces divers démentis, elle a été écrite à la demande même du premier ministre britannique. Le président de la délégation française n'a pas cru devoir refuser ce petit service à notre grand ami. Cela permet de juger la situation.

L'opinion française ne s'est pas laissé tromper par les démentis anglais. La France a compris qu'il y a actuellement une crise des alliances, mais elle a conscience de ne l'avoir point provoquée. L'amitié britannique a été exigeante! Les Français, pour la conserver, ont accordé tour à tour: le respect de l'unité allemande, des ménagements financiers pour l'Allemagne, l'abandon de certaines revendications belges (se rappeler le roi Albert arrivant à Paris en avion pour protester), l'abandon de certaines revendications italiennes (se rappeler le départ de MM. Orlando et Sonnino). En somme, pour obtenir le traité de Versailles, qui était lui-même un compromis et une déception, la France avait dû accepter une Europe où, en face d'une Allemagne restée trop forte, il y avait surtout des mécontents. Si encore, ce traité de Versailles, l'Angleterre avait eu l'intention de l'appliquer! Mais l'interprétation qu'en donnait M. Lloyd George différait profondément de celle que les hommes d'Etat français en donnaient. A Paris, c'était un texte invariable, intangible, la loi et les prophètes. A Londres, c'était un texte élastique et qu'il faudrait réviser de temps en temps.

L'erreur de la politique française a donc été de croire que, selon la formule consacrée, le traité ne serait exécuté et les réparations obtenues que par l'union des alliés, ce qui voulait dire par l'union avec l'Angleterre. Erreur et illusion, car pour maintenir cette union, la France était amenée sans cesse à des abandons nouveaux sur les réparations et sur le traité. Ce recul se traduit d'ailleurs en chiffres. Les réductions successives que la créance française a éprouvées l'ont ramenée de 148 milliards de marks-or à 50 environ, et les nouveaux projets qui ont surgi dernièrement la ramèneraient encore à la moitié de ce chiffre.

Les véritables observateurs, voyant que le chemin de la France et celui de l'Angleterre ne cessaient de s'écarter, avaient pensé de très bonne heure qu'il y avait à tenter une épreuve: c'était de proposer au gouvernement anglais de recommencer ce qu'avait réussi M. Delcassé en 1904, c'est-à-dire un règlement général de toutes les difficultés franco-britanniques, une "arodise nette", comme on dit là-bas. Les observateurs furent fixés par le froid silence avec lequel ces suggestions françaises furent accueillies. L'esprit de M. Delcassé vivait encore en France, mais, en Angleterre, il n'y avait plus d'Edouard VII. Et surtout il n'y avait plus d'escadras allemandes ni de Guillaume II pour exciter l'Allemagne à devenir une grande puissance maritime.

La France a donc tenté l'impossible lorsqu'elle a cherché à conserver l'amitié britannique. Aujourd'hui, elle comprend qu'elle ne peut vivre indéfiniment sous un régime diplomatique où l'un des alliés prétend faire toujours prévaloir sa volonté, volonté mobile et qui échappe aux prévisions. Nous avons souvent signalé les tendances impérialistes de M. Lloyd George qui se laisse volontiers persuader par ses courtisans qu'il est désigné pour gouverner le monde. Une pareille dictature n'est ni désirable, ni réalisable. On ne pourrait admettre l'autorité d'un homme d'Etat étranger que si elle résultait de l'hommage universel à un grand caractère, à un jugement sûr et à un parfait désintéressement personnel. Or, si M. Lloyd George possède de très gran-

des qualités, ce ne sont point celles-là.

Il lui faut donc, comme le reste des humains, tenir compte des volontés et des intérêts d'autrui. Les interprètes ordinaires de sa pensée le servent mal en recourant à des procédés indignes de "gentlemen". Qualifier M. Poincaré de Néron est grotesque. Affirmer que M. Lloyd George est le seul ami de la France en Angleterre est inepte. Il est curieux que, chaque fois qu'un dissentiment s'accroît entre Paris et Londres, les journaux officiels d'outre-Manche proclament que M. Lloyd George est la seule personne capable de retenir le Royaume-Uni dans l'alliance française. Sur tous les points, aussi bien les réparations que la paix avec la Turquie, aussi bien le pétrole que l'attitude à prendre vis-à-vis de l'alliance germano-russe, la France a été sommée de se conformer aux vues de la politique anglaise ou bien M. Lloyd George lui mettrait le marché en main. La menace quotidienne de l'Angleterre, c'est de se retirer des alliances de la guerre et d'agir en Europe pour son propre compte. On ne se sert pas d'une pareille menace quand on n'a pas déjà dans l'esprit l'idée à laquelle elle correspond. L'Angleterre, voilà la vérité, brûle de retourner à son isolement traditionnel. Alors, la France paiera peut-être de plus en plus cher pour la retenir et elle ne la retiendra pas.

Il faut regarder en face ce qui apparaît maintenant comme une fatalité. Et il faut demander aussi pourquoi un isolement qui est "splendide" quand il s'applique à l'Angleterre, serait tragique pour les Belges et pour les Français.

Si M. Lloyd George croit trouver, en dehors de ses alliés de 1914, des amitiés plus avantageuses, il est libre. Nous lui reconnaissons même le pouvoir de faire beaucoup de mal à ses alliés de la grande guerre. Mais les Français se sentent libres aussi! Il y a trois ans déjà que dure le malentendu. Le gouvernement britannique pense que, jusqu'à présent, il ne s'est pas encore inspiré de ses intérêts et qu'il doit enfin en venir là. Les Français pensent, de leur côté, que les intérêts de la France ont été subordonnés au maintien de l'union entre les alliés. Et la véritable question de politique extérieure qui se pose pour la France est celle de savoir si elle doit continuer à sacrifier à un fantôme d'alliance des nécessités vitales.

Le peuple français en visage maintenant gravement les conséquences de la rupture et se montre résolu à en subir toutes les conséquences pour maintenir ses droits.

La France doit choisir à la croisée des chemins ou bien la banqueroute ou bien l'isolement, puisque la tactique de l'Angleterre, puissamment aidée en cela par l'Italie, a été de la placer en face de cette alternative. De deux maux il faut choisir le moindre. Mieux vaut donc pour elle de se résigner à l'isolement que d'en courir la ruine.

C'est à M. Poincaré qu'échoit le redoutable honneur de sauvegarder la dignité et les droits de la France. Mais il a avec lui la presque unanimité du pays. Il pourra donc supporter la lourde responsabilité que M. Lloyd George voudrait lui faire porter seul.

Lorsque tout sera consommé, lorsque la France sera isolée en Europe, avec à ses côtés la Belgique et plus loin peut-être ses derniers amis de la Petite Entente, elle accueillera cet arrêt du sort avec la grandeur d'âme qui convient à une nation victorieuse et forte. Sûre de son bon droit elle attendra l'heure de la justice qui ne saurait tarder à sonner.

Le Courrier des Etats-Unis.

La Situation Financière

L'OPTIMISME RENAIT

Depuis quelque temps l'on constate qu'un sentiment d'optimisme très prononcé se manifeste dans les milieux industriels, financiers et commerciaux des Etats-Unis et du Canada.

Une maison financière de Montréal commentant la situation dit: "Depuis quelques semaines le travail reprend dans les mines de cuivre, l'augmentation du nombre des mineurs, qui descendent dans les puits est constante. On prévoit que d'ici quelques mois la production sera de 900 tonnes par jour, c'est-à-dire qu'elle atteindra presque le chiffre de leur production normale. La National City Bank signale une reprise accentuée des affaires, laquelle lui apparaît provoquée par la hausse des produits de la ferme. Les cultivateurs ayant plus d'argent en poche, achètent davantage. Le tirage des quotidiens dépasse celui qu'il atteignait aux jours

héroïques de la guerre. Etant donné l'épuisement rapide de leurs stocks de papier, c'est la perspective d'une prochaine reprise d'activité dans les fabriques. Si à ces symptômes de renaissance économique on ajoute ceux que l'on connaît déjà: augmentation de la production des aciéries, augmentation du nombre des wagons en circulation, on s'explique qu'un sentiment de confiance renaiss dans tous les domaines de l'activité économique."

Au sujet d'un mot historique

TIREZ LES PREMIERS

Notre confrère Pierre Varenne vient de faire une singulière découverte au sujet de l'échange d'amabilités qui, selon la légende, se serait produit sur le champ de bataille de Fontenoy entre Lord Charles Hay, capitaine aux grés anglaises, et le comte d'Auteroche, lieutenant aux grenadiers

de France. Des quelques documents trouvés par notre confrère, il résulte, en effet, que jamais d'Auteroche n'a crié: "Messieurs les Anglais, tirez les premiers." Bien au contraire, connaissant l'ordinaire cautèle d'un ennemi combattu maintes fois, il donna à ses troupes ce conseil de prudence: "Tirez les Anglais (comme on dit: tirer un lièvre), messieurs, les premiers!" Hélas! Son ordre fut mal entendu et les Anglais exécutèrent un feu roulant qui, comme on sait, emporta notre premier rang, tout entier, y compris d'Auteroche, soit 600 soldats et 52 officiers.

Ce qui explique l'erreur des historiens, c'est qu'elle se fonde sur un document officiel qui est en même temps une impudente calomnie. Le comte d'Auteroche avait, en le marquis de C..., un ennemi implacable: le marquis importunait la comtesse d'assiduités déplacées, on l'avait éconduit. Pour se venger, le jaloux, qui combattait aussi à Fontenoy, dépêcha après la bataille, de laquelle il

s'en tira sain et sauf, deux messagers, l'un au maréchal de Saxe, l'autre au Roi. Ce dernier était ainsi conçu: Sire,

Le Comte d'Auteroche a trahi la cause de Votre Majesté. Avant que d'ouvrir le feu, il ose donner aux Anglais le conseil de tirer sur nous sans tarder. Seul survivant du premier rang de votre armée, je l'ai parfaitement entendu crier: "Tirez les premiers, messieurs les Anglais." Le lâche a payé de la vie...

Suivent quelques commentaires assez désobligeants pour l'infortuné d'Auteroche. Louis XV admit la version inexacte du marquis de C... Mais il ne voulut voir en cette prétendue trahison qu'un excès de politesse ressortissant à l'ancien esprit chevaleresque. Une lettre d'aveu du marquis de C..., et trouvée dans le château de Comborn en Limousin, en même temps que la copie du message adressé au roi, détruit cette légende. Le comte d'Auteroche était un brave, mais il n'était pas un sot. (Le Mercure de France.)

Sa Qualité apparaît en la versant

Riche Crèmeuse Bouquet exquis



Mettez quelque chose à boire et de la glace pilée dans un verre et vous aurez un breuvage glacé quelconque. Mais il y a une grande différence entre un breuvage glacé et un breuvage hygiénique et rafraîchissant. La bière Molson est bonne pour vous—en hiver comme en été. Elle est tonique et fortifiante. Elle facilite la digestion. Sa délicieuse saveur crèmeuse en fait le breuvage idéal par les jours de chaleur.

Lorsque le mercure monte à des hauteurs affolantes, rafraîchissez-vous en buvant de

La Bière MOLSON

La Bière que votre Arrière-Grand-Père buvait

PETITE HISTOIRE

Pleurs de juges

En Angleterre, les femmes sont jurés. Mais dans ces graves fonctions, elles se montrent aussi versatiles que les hommes. Exemple: La scène suivante se passe à Leeds, dans le Yorkshire. On jugeait un homme de cinquante ans, un mineur nommé George Henry Robinson qui, dans un accès de jalousie, avait, d'un coup de rasoir, tranché la gorge de sa femme. Il fut condamné à mort; parmi les juges membres du jury figuraient trois femmes. Comme en Angleterre les verdicts se rendent à l'unanimité, les trois femmes avaient voté la mort de ce mari irascible et jaloux. Les jurés rentrent cependant, s'asseyant à leur banc, le juge met, selon l'usage, sa toque noire sur sa perruque grise, puis se tournant vers Robinson lui annonce qu'il sera

pendu haut et court jusqu'à ce que mort s'ensuive. Les mots tragiques font frissonner les femmes-jurés. La vision de la potence les attendrit. On entend un sanglot, puis un autre. Et voilà les trois femmes qui fondent en larmes. Les larmes sont contagieuses, comme le rire; le public pleure, les galeries gémissent, tout le prétoire sanglote. Les jurés en profitent pour signer bien vite un recours en grâce qu'ils remettent au juge. Celui-ci le lit et, s'adressant au condamné: —Je ferai parvenir à qui de droit le recours en grâce. Mais surtout ne vous nourrissez pas de trop d'espoir. Rien ne permet de dire que vous serez gracié!... Ce juge-là n'était pas sentimental.

Le MERCURE de FRANCE

Tony Roche, La Paix et la Guerre dans l'Oeuvre d'Erckmann - Chatrian; Alexandre Kouprine, Les Blés d'Automne (Henri Mongault, trad.); Hen-

ri Hertz, Vers un Monde vague, nouvelle; Maurice Mardelle, Le Compagnon de la Cathédrale, poésie; Benjamin Vallotton, L'Ecole française en Alsace; S. Etienne, Un Hameau alsacien au XVIIIe siècle; le Berceau de Chatrian; Henry Vuibert, Le Dépôt légal et la Bibliothèque Nationale; Paul Souchon, Le Meneur de Chevres, roman (II). Revue de la quinzaine. — Emile Magne; Littérature; Rachilde; Les Romains; Henri Béraud; Intérim; Théâtre; Henri Mazel; Science Sociale; Louis Cario; Science financière; Jean Norel; Questions militaires et maritimes; Roubert Abby; Hagiographie et Mystique; Charles-Henry Hirsch; Les Revues; R de Bury; Les Journaux; Gustave Kahn; Art; Charles Merki; Archéologie; Yvon Euenou-Norvès; Régionalisme; Gerolamo Lazzari; Lettres italiennes; J. L. Walch; Lettres néerlandaises; Diver; Bibliographie politique; Ouvrages sur la Guerre de 1914; A l'Etranger; Chine, Russie; Mercure; Publications récentes; Echos.

Le Loup

Ce morceau est extrait d'un livre de M. Armando Palacio Valdés, intitulé: "Le Roman d'un romancier", qui vient de paraître à Madrid, avec un éclatant succès.

L'illustre membre de l'Académie espagnole nous donne, dans son oeuvre nouvelle, ses souvenirs d'enfance et de prime jeunesse.

C'est une suite de récits, pour la plupart d'une exquise fraîcheur, empreints d'émotion et de poésie, parfois aussi d'une grande élévation morale ou d'une philosophie profonde; mais tous, même les plus simples d'aspect, prêtent à la réflexion, comme l'on en pourra juger par l'histoire de "Ramonin".

Ce soir-là, on parla de loups, et Cayetano me conta le fait suivant, que connaissent tous les autres assistants.

— Il y a quatre ans environ, dans la même saison, j'étais assis un après-midi, là, devant la maison, sur le banc de pierre, quand vint à passer Ramonin. Le gars du père Angel de Carzara, qui descendait de la montagne avec son troupeau.

Tu connais bien Ramonin: tu le vois tous les dimanches, quand nous allons à la messe. C'est maintenant un beau gaillard, qui a tiré au sort cette année; mais alors ce n'était qu'un jeune garçon, et non pas des plus grands.

Donc, comme je le disais, il venait de la montagne avec sa nagetière sur le dos et il portait à la main un petit panier. Moi qui suis un peu curieux, je l'arrêtai en lui prenant le panier et je levai le couvercle du panier. Celui-ci contenait un petit chien de lait.

— La chienne a mis bas dans la montagne, Ramonin?

— Ce n'est pas un chien, monsieur Cayetano, c'est un loup, me répondit-il en riant.

— Un loup? Que le diable m'emporte si ce n'est pas vrai! Je sortis le petit animal du panier, je le mis à terre et il commença à hurler comme un chien nouveau-né.

Ramonin me conta que, la veille, Luison de la Granja, dont la cabane était près de la sienne, avait trouvé dans une grotte trois louveteaux, en avait tué deux et avait rapporté celui-ci. Dans l'après-midi, comme il retirait le fumier de l'étable, il fut soudain attaqué par la louve. S'il ne périt pas, c'est grâce à la fourche qu'il avait en main. Il lutta contre la bête et parvint à lui percer le ventre. A cette heure, il devait être à la Pola, afin de toucher, à la mairie, la récompense promise pour la destruction des animaux nuisibles.

— Et toi, pourquoi diable veux-tu cette bête?

— Ce n'était que pour la montrer à mon frère. Ensuite nous la tuons.

C'est alors que l'idée me vint d'élever ce petit loup et je le lui demandai. Je l'élevai, en effet, lui donnant du lait jusqu'à ce qu'il pût manger. Nous nous mimes à l'appeler Ramonin, comme le gamin qui l'avait apporté. Ce nom lui resta. Il y répondait, mais pas avec la même vivacité que les chiens, car les loups sont plus lourds, ou, pour mieux dire, d'intelligence moins ouverte. Cela n'a rien d'étonnant, car même parmi les hommes il en est de moins ouverts que d'autres. Voyez plutôt Pachon...

— Il serait bien extraordinaire que je fusse pas sur le tapis! grogna Pachon, en colère.

— L'animal grandit, et, au bout de six mois, il me suivait comme un petit chien joueur. Je l'emmenais à la Pola, je l'emmenais à Sama, et il excitait la curiosité partout où il passait. Je finis par m'y attacher. Un jour que j'étais allé à Ovidéo, je lui en rapportai un joli collier avec une plaque de cuivre où je fis graver mon nom et la date du jour où je l'avais acquis. Lui, se conduisait comme un chien fidèle. La seule circonstance où il trahit sa race, ce fut quand il tua, dans l'espace de quelques jours, trois agneaux que je dus payer et qui me restèrent pour compte. J'étais si content d'avoir ce petit animal, que je lui pardonnai cet exploit et quelques autres du même genre. Il ne mordit jamais personne; les enfants jouaient avec lui comme avec un chien.

Un vendredi du mois de novembre, alors que mon loup avait déjà plus d'un an, je me rendis au marché de Cabanaquinta et l'y emmenai avec moi. Je montai à cheval de bon matin, je franchis la Collada et en trois heures à peu près j'étais rendu au marché. Tu dois savoir que Cabanaquinta est derrière la Pena-Mea et qu'il faut traverser, pour y parvenir, toutes les montagnes que tu vois devant la maison.

Je passai le jour à régler mes affaires et, vers le soir, j'entraînai l'auberge d'Andréa, où je rencontrai Xuanon, le célèbre tueur d'ours, dont tu dois connaître le nom, et don

Salustiano, le notaire. Avec eux, je me plongeai dans le jeu de brisque, de telle façon que, lorsque je revins à la réalité, il était huit heures, et il y avait logptemps que la nuit était venue.

Je monte à cheval et je pique des deux. La nuit était très froide: il était tombé pas mal de neige sur les sommets. Avant de tourner la Collada, l'idée me vint de regarder en arrière et je ne vis pas Ramonin. Je siffle, je l'appelle. Rien. "Le coquin s'est échappé dans la montagne — me dis-je; — j'ai eu tort de l'amener dans ces parages."

Je déplorais le contre-temps, car je répète que j'étais satisfait et fier de cet animal. En outre, je regrettais la perte du collier, lequel m'avait coûté neuf piécettes.

Je tourne enfin la Collada, et je vais bien tranquille, encore que du pas le plus vif que puisse suivre ma monture dans ces maudits chemins, quand soudain le cheval s'arrête, dresse les oreilles et frémit. C'est en vain que je l'éperonne. Au lieu d'avancer, il recule. Je comprends aussitôt qu'il a flairé le loup. En effet, je distingue confusément un de ces animaux à la leur des étoiles, car il n'y avait pas de lune. Je prends mon revolver et je vois brusquement un autre loup de l'autre côté du chemin. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, en voilà devant moi trois, quatre, cinq... Je ne sais combien au total. Peut-être l'effroi qui s'était emparé de moi les multipliait-il. Mais que vois-je encore? Eh bien, je vois, parmi eux, Ramonin lui-même, avec son petit collier brillant, prêt à se jeter sur moi avec tous les autres.

Comme vous devez le comprendre, le cas était grave. Jus- qu'alors, je n'avais jamais vu la mort de si près. Je sautai à bas de mon cheval, et je me mis à tirer au juger, car la crainte m'empêchait de prendre le temps de viser. Les loups s'enfuirent, mais quelques secondes s'étaient à peine écoulées qu'ils survenaient tous. Je me crus mort: j'avais déjà tiré mes six coups et je n'avais plus de cartouches. Mais Dieu en voulut pas que ce fût cette fois. Derrière moi, j'entendis crier. C'étaient les marchands ambulants qui retournaient à la Pola. Ils avaient rencontré mon cheval, qui fuyait épouvanté, et l'avaient arrêté. Les coups de feu leur avaient fait croire que j'étais assailli par des voleurs. Ils venaient en courant et criaient pour me donner courage. Les loups, à ce bruit, disparurent de nouveau.

La caravane des marchands, laquelle, en comptant les hommes et les femmes, ne comprenait pas moins de vingt personnes, fut très étonnée de mon aventure. C'était surtout la trahison de Ramonin qui excitait la curiosité générale. Les commentaires ne tarissaient pas. L'on me fit prendre un verre de vin et, quand je fus un peu plus calme, je remonta à cheval. Je revins en compagnie de ces gens.

Bien qu'il fut déjà près de onze heures tout le monde était debout et m'attendait.

— Morbleu! s'exclama Pachon en riant, quelle mine il avait!

— Tu l'avais à coup sûr plus mauvaise, toi, le jour de l'Obclayo, quand les gars de Rivota l'administrèrent cette volée de bois vert! répondit Cayetano furieux.

Nous nous couchâmes, et le lendemain matin, à peine étais-je sorti, que José Mateo vint me dire:

— Monsieur, il est là, Ramonin.

— Comment? Ramonin!

Je ne voulais pas le croire. Je sors en courant et, dans la rue, je vois en effet mon loup qui, dès qu'il m'aperçoit, se fait petit, se traîne à terre, sans oser s'approcher de moi, comme s'il demandait pardon de sa vilénie.

— Ah! maudit. Ah! traître. Tu vas me la payer.

Je rentre, je prends mon fusil de chasse et je sors de nouveau. Ramonin n'était plus là.

— Ramonin s'est fourré dans l'étable, me dit un gamin qui passait.

Je vais à l'étable. Il s'était pelotonné sous la crèche. Je mis en joue et, d'un coup, l'étais raide mort.

Armando Palacio Valdés. (Traduit par Jules Laborde, correspondant de l'Académie espagnole.)

Berlureau, qui s'est découvert de grandes dispositions pour l'art dramatique, est en train d'écrire un grand mélodrame.

— Je suis arrêté au cinquième acte, confie-t-il à un ami, je ne sais pas comment faire mourir mon héros.

— C'est bien simple: lis-lui les quatre premiers actes!

LES MEMOIRES DE L'EX-KRONPRINZ

L'abdication de Guillaume II. — L'accueil du prince héritier en Hollande.

Le *Nieuwe Rotterdamse Courant*, journal hollandais, a commencé la publication des mémoires de l'ex-kronprinz d'Allemagne.

Dans le préambule, daté de mars 1919, l'auteur dit: "Franchement et sans fard, je veux noter les événements comme je les vois. Je ne veux pas taire mes propres erreurs, ni détailler trop largement les fautes commises par les autres."

Sa mère

L'ex-kronprinz commence par rappeler les vertus de l'impératrice défunte qui avait pour lui, son fils aimé, une prédilection particulière.

"Dans les nombreuses difficultés qui, pendant de longues années, s'élevèrent entre mon père et moi, dit-il elle s'efforça de remplir le rôle de médiatrice, de parler en ma faveur et d'arriver à une entente."

Son père

Les relations de l'auteur avec son père étaient tout autres. Quoique toujours affable, l'empereur n'avait que peu de temps à consacrer à ses enfants. Ses pensées étaient souvent ailleurs.

L'ex-kronprinz raconte que, par sa méthode d'éducation, son père s'aliénait l'amitié de ses enfants. C'est ainsi que ceux-ci apprenaient que par leurs gouverneurs ou leurs précepteurs si Sa Majesté était contente d'eux ou non.

"Souvent, dit-il, ce système du tiers" amena de la tension, et je me souviens qu'à une de ces époques, ce fut pour moi presque un soulagement quand je fus condamné d'aller en uniforme voir mon père pour être tancé par lui vertement, mais au moins directement."

Puis il cite cet exemple où, tout jeune, il avait pris part à une course de chevaux malgré une défense de son père. Celui-ci l'appela, le tança, puis lui demanda:

— As-tu gagné, au moins? — Hélas! non. Le comte Koenigsmark m'a battu d'une tête. — Voilà qui est bête: décampé!

La Marne

Traitant de la bataille de la Marne, l'ex-kronprinz exprime la conviction que l'ordre de retraite était inutile. Il est dû à l'insuffisance du général von Moltke et à l'influence néfaste d'un officier de liaison, le lieutenant-colonel Hentsch. Par la retraite de la Marne, le plan de Schlieffen s'effondrait, car l'écrasement rapide de la France en était la condition préalable.

L'ex-kronprinz explique comment il refusa, malgré l'ordre de von Moltke, de retirer aussi brusquement son armée, avant le transport en lieu sûr de tous ses blessés.

Von Moltke était complètement abattu.

Suivant le fils de Guillaume, le retrait de son armée sur les nouvelles positions s'opéra entre le 12 et le 14 septembre, en ordre parfait, et avec le sentiment d'une forte supériorité sur l'ennemi.

Après avoir décrit les batailles, les mouvements de troupes, les victoires, les défaites, les périodes d'espoir et de découragement de l'armée allemande et de son état-major, l'ex-kronprinz arrive aux événements qui se sont déroulés à Spa, en 1918, le 9 novembre.

L'abdication de Guillaume II

C'est l'abdication de Guillaume II, jugée nécessaire à la suite de la défaite irrémédiable des armées allemandes, et du mouvement révolutionnaire qui éclata en Allemagne.

L'ex-kronprinz explique que l'Empereur lui avait ordonné de se rendre à Spa et remarque qu'au moment décisif, et alors qu'il cherchait un appui dans son entourage, son père se trouva complètement isolé.

"Je n'oublierai jamais, écrit l'ex-kronprinz, cette demi-douzaine de personnes en uniforme gris devant ce parterre de fleurs et coloré à l'automne. Profondément ému, l'Empereur parlait à ceux qui l'entouraient avec des mouvements de la main droite. Courbé, accablé, comme ne voyant aucune issue, la plupart de ces personnes semblaient comme pétrifiées en un long silence pendant que l'Empereur parlait seul. En ce moment, il m'aperçut et alla au devant de moi. Son visage tremblait et s'agitait. Il s'adressa à moi avec un flot de paroles. Il dévidait sans arrêt une série de faits et me répétait bien des choses qu'on venait de me raconter et il me semblait voir une catastrophe menaçante résultant de l'effondrement et de la dispersion de la volonté et des forces. C'est ainsi que j'appris que

Groener lui avait déconseillé de rentrer en Allemagne et d'essayer la percée vers l'intérieur. Des masses en révolte étaient en route vers Verviers et Spa et il n'y avait plus de troupes sur lesquelles on pouvait compter.

"Si mon père devait abdiquer comme empereur, il lui fallait à tout prix rester roi de Prusse. Naturellement, me dit-il. Je fis reconnaître aussi la nécessité qu'il restât à la tête de l'armée et je proposai qu'il vint auprès de mon groupe d'armées et qu'il rentrât dans la batterie à sa tête. A ce moment, le colonel Heyem fit son rapport disant qu'en cas de guerre civile on ne pourrait pas compter sur les troupes.

"Après ce rapport, l'Empereur resta seul plus un seul homme du quartier général autour de nous.

Alors que seule une volonté de fer aurait dû bondir et s'imposer à tous les degrés du commandement, alors que toutes les forces restées saines auraient dû s'unir pour une forte action afin de s'imposer, il ne se manifestait rien. Maintenant, dominait le général Groener.

"La voix de mon père avait un accent étrange et pour ainsi dire irréel lorsqu'il chargea Hintze de téléphoner au chancelier qu'il était prêt à abdiquer, mais qu'il demeurerait roi de Prusse et qu'il ne quitterait pas l'armée."

La fuite en Hollande

L'ex-kronprinz raconte son voyage en Hollande:

"La route de Fresnoye passe par Andelles, en territoire belge. Partout, dans la ville, flotte le drapeau tricolore. La population exulte. L'aspect de nos gens aussi change à mesure que nous avançons. Des bandes d'hommes qui autrefois étaient des soldats marchent maintenant en désordre. Nous dépassons un troupeau de boeufs conduit par des territoriaux. Un vieux territorial, qui brandit un drapeau rouge, nous injurie au passage. "Les officiers, dit-il, sont cause de tout. Ils ont fait bombance pendant que nous mourions de faim. Cela dépasse les bornes." Je réplique au territorial d'une telle façon que tremblant et pâle de frayeur, il me fait saluts sur saluts.

"Nous devons nous rendre provisoirement à Maestricht et attendre dans le palais du gouverneur de Limbourg la décision du gouvernement. Notre arrivée a causé la plus vive surprise au gouvernement hollandais. Enfin, à minuit, nous sommes fixés: nous devons loger ju qu'à nouvel ordre dans le château du comte Metternich."

L'ex-kronprinz et sa suite passent dix jours dans le château. Le dixième, l'ex-kronprinz apprend que le gouvernement hollandais lui a désigné Wieringen comme résidence.

Dans la localité où il s'embarque pour l'île de Wieringen, la population lui fait un très mauvais accueil, résultant de la propagande de l'Entente, pense l'ex-kronprinz.

Renonciation au trône

Une voiture démodée le conduisit à Ostervelde, où il est également fort mal reçu par la population.

Le 12 décembre, le secrétaire de légation von Pannwitz vient, au nom du gouvernement allemand, solliciter du kronprinz une renonciation formelle.

"Quiconque, dit l'ex-kronprinz, dans un moment de grande détresse, renonce, dans l'intérêt de la collectivité, à un droit garanti par des actes authentiques, sacrifie quelque chose d'un autre droit plus élevé, celui de répondre à l'appel que lui adresse spontanément la majorité. La renonciation à laquelle j'ai consenti par amour de la patrie ne peut pas être une souillure pour moi; c'est seulement la preuve que dans une heure décisive ou en présence de la situation intérieure et des ennemis il ne pouvait s'agir que de préserver à tout prix la patrie de nouvelles épreuves. J'ai compris les exigences qui pouvaient lui être utiles."

LIVRES ET REVUES

Mon Ami, par Pierre Villetard, lauréat du Grand Prix du Roman, à l'Académie Française. — Une oeuvre simple en sa donnée, mêlée d'émotion pénétrante et de fine ironie, une de ces oeuvres qui charment, conquièrent, retiennent et font penser même après qu'on les a terminées. Dès l'abord, on y sent la marque d'un maître. C'en est un, en effet, qui a écrit **Mon Ami**: Pierre Villetard, à qui l'Académie

française décerna en 1921 le Grand Prix du roman. Couteur de succès, Pierre Villetard en connaît un de plus grâce à ce délicieux **Mon Ami**, qui joint à tant d'autres mérites, celui de pouvoir être mis entre toutes les mains.

La Lande, par Henry Bister.

Plein de vie dès la première page, c'est un roman qui conduit le lecteur à travers les déroulements d'un action rapide et émouvante. Rien de poignant comme le récit des combats d'Anic Beaumont contre les pièges d'un homme d'affaires plus que retors, et combien est attachante l'étude des scrupules sentimentaux qu'éprouve

le futur et cousin de la jeune fille. Un dénouement imprévu clôt cette oeuvre charmante digne du grand succès qui l'attend.

"L'Autorité" est publiée et éditée par "L'Autorité" Co. La Cie d'Imprimerie Royale, 162 St-Denis, est l'imprimeur.

Bonne Vieille Bière

LA LUNE ÉCLIPSE
LE SOLEIL
RIEN N'ÉCLIPSE

DOW

DE PARFAITE MATURITÉ
PRIME PAR LA FORCE ET PAR LA QUALITÉ

eux... à moins que tous les yeux ne soient du même sexe, ce que je ne saurais affirmer, n'étant point allé y voir.

De leur stérilité, d'ailleurs, ils savent se consoler: chacun d'eux à sa pupille sur qui, laoulement, il veille, ne la laissant approcher, et le moins souvent possible, que par l'espace d'enfilé qu'on nomme le compere-loriot.

Les yeux menent, en apparence, l'existence régulière de braves petits boutiquiers, ouverts tous les jours, même le dimanche, fermés à l'heure du couvre-feu.

Mais il ne faut pas s'y tromper: les yeux ne valent ni plus ni moins que le commun des mortels. Ils comptent, dans leurs rangs, de sombre criminels. Il y a des yeux menteurs et remplis de malice; il y a des yeux incendiaires; il y a des assassins. Vous trouverez parmi eux de ces aimables voleurs que Molière a dénoncés et qui, en tapinois, nous dérobent nos coeurs. Et je n'affirmerai pas que ceux qui semblent les plus blancs n'ont pas à se reprocher le triste péché de luxure. Il convient de citer, enfin, maints petits yeux polissons qui ne se font aucun scrupule de déshabiller, en pleine rue, les dames avantagées.

Leurs fautes, on doit le reconnaître, ne sont pas sans mériter les circonstances attentantes. Ils sont fréquemment attaqués. L'expression: "pan! dans l'oeil" est devenue proverbiale. Tout petits, c'est une vieille manie que vient leur lancer du sable. Plus tard les esbroffeurs leurs jettent de la poudre et ils deviennent le point de mire de quantité de gentes créatures qui usent, pour les atteindre, des mille armes dont elles disposent. Mais elles savent taper si gentiment dans l'oeil que celui-ci ne leur oppose qu'une résistance illusoire. Il sait fort bien qu'en ces combats, le mieux est, pour les yeux, de se laisser cerner, car, semblables en cela à la femme de Sgranarelle il leur plaît d'être battus.

Jean Bonot.

Bureau tél. est 9342
Garage Savard

Réparage, storage, lavage
OUVERT JOUR ET NUIT
CHAR DE SERVICE
47 à 55 St-Timothée,
(près Craig), Montréal

NORMANDIN & DESROSIERS
Courtiers en Assurance
232 RUE ST-JACQUES
Montréal
Tel. Main 3923 Tel. Main 4552

TURCOT LIMITEE
Couvreurs en travaux, une spécialiste
PLOMBIER STEAMFITTER
Prix modérés
1681 rue CLARK, ST-LOUIS 266

F. N. LENOIR MARCHAND TAILLEUR
161 Rue St-Denis
MONTREAL

Cartes d'affaires

PAUL LANCTOT
AVOCAT
30 S. Jacques, Tel. M. 2148

S. W. JACOBS & PHILLIPS,
AVOCATS
83 CRAIG OUEST Main 4410

MATHIEU A. PAPINEAU avocat
150 St-Jacques, Tel. Ma. 2779

Beaugregard, H., Entr. Général
Edifice Power, Tel. Main 4165

ALBAN GERMAIN, C.R.
92, Notre-Dame Est
20 Ins. 16 s. Tel. Main 901

Fontaine & Desjardins
AVOCATS
51 St-Jacques, Tel. Main 977

Perron, Taschereau, Rinfret,
Vallée & Genest, avocats,
11 PLACE D'ARMES, Main 8300

Dr ALBERIC MARIN, des hôpitaux militaires vétérinaires, France, Angleterre. Traitement des maladies de la peau, voies urinaires, syphilis. Consultations: 2 à 5, 7 à 9. Tel. Est 8958, 291, rue St-Denis

BEDARD, RODOLPHE
EXPERT-COMPTABLE
Membre de l'Institut des Comptables
76 RUE SAINT-DENIS
Tél. Est 393.

français décerna en 1921 le Grand Prix du roman. Couteur de succès, Pierre Villetard en connaît un de plus grâce à ce délicieux **Mon Ami**, qui joint à tant d'autres mérites, celui de pouvoir être mis entre toutes les mains.

La Lande, par Henry Bister.

Plein de vie dès la première page, c'est un roman qui conduit le lecteur à travers les déroulements d'un action rapide et émouvante. Rien de poignant comme le récit des combats d'Anic Beaumont contre les pièges d'un homme d'affaires plus que retors, et combien est attachante l'étude des scrupules sentimentaux qu'éprouve

le futur et cousin de la jeune fille. Un dénouement imprévu clôt cette oeuvre charmante digne du grand succès qui l'attend.

"L'Autorité" est publiée et éditée par "L'Autorité" Co. La Cie d'Imprimerie Royale, 162 St-Denis, est l'imprimeur.

LA BANQUE NATIONALE

FONDEE EN 1860.
La plus vieille banque canadienne-française
BUREAU-CHEF: QUEBEC, P.Q.

Nos 347 Bureaux offrent au public de grands avantages pour la recouvrement rapide des effets de commerce.

Correspondants dans le monde entier
BUREAU DE DIRECTION

Président: L'HON. GEO. E. AMYOT, Conseiller Législatif, Prés. de la Dominion Corset Co.

Vice-Président: J. H. FORTIER, Vice-Président et Gerant-General de P. T. Légère, Limitee.

Directeurs: A. N. DROLET, de P. G. Bussières et Cie, Québec; NAP. DROUIN, Président de la Rock City Tobacco; A. B. DUPUIS, Marchand de Gros, Québec; SAZ. FORTIER, Manufacturier de cuir, Québec; SIE. GEO. GARNEAU, Président de Garreau, Limitee, Québec; J. B. LAHERTE, Manufacturier de fourrures, Québec; HON. J. NICOL, C.R., Trésorier Provincial; C. E. TASCHEPREAU, Notaire, Prés. de Eastern Canada Steel and Iron Works; HENRI DESBRIERES, Gerant Général.

"GOLDSMITH BROS."

"Le Dépôt d'Accessoires de la Profession Dentaire"

Rappelez-vous l'adresse
GOLDSMITH BROS. SMELTING & REFINING CO., Limited

Chambre 94, St. Denis Building
Téléphone Est 1919, 294 rue Ste-Catherine Est.

Nous avons toujours en stock un assortiment complet de matériaux dentaires.

PLANCHERS EN BOIS DUR

Vos planchers sont-ils en bonne condition? Ont-ils besoin d'être remplacés ou finis à neuf?

Nous nous spécialisons dans le fini des planchers en bois dur par l'électricité, aussi dans le nettoyage et le polissage. Appelez Plateau 2026 et nous vous enverrons un expert pour examiner vos planchers.

Simplex Floor Finishing Appliance Co., Ltd.
Bureau chef: 119 rue Bleury, Montréal.
AGENTS: Londres, Ang. Glasgow, Scot. Ottawa, Toronto

— Plein de vie dès la première page, c'est un roman qui conduit le lecteur à travers les déroulements d'un action rapide et émouvante. Rien de poignant comme le récit des combats d'Anic Beaumont contre les pièges d'un homme d'affaires plus que retors, et combien est attachante l'étude des scrupules sentimentaux qu'éprouve

le futur et cousin de la jeune fille. Un dénouement imprévu clôt cette oeuvre charmante digne du grand succès qui l'attend.

"L'Autorité" est publiée et éditée par "L'Autorité" Co. La Cie d'Imprimerie Royale, 162 St-Denis, est l'imprimeur.

LE VATICAN ET LES SOVIETS

Rome, 10. — Mgr Pizzardo a repris aujourd'hui ses fonctions à la secrétairerie d'Etat, après avoir rendu compte au pape et au cardinal Gasparri de sa mission à Gènes.

On confirme que la mission de Mgr Pizzardo n'a eu nullement pour but la conclusion d'un accord avec la Russie. Il s'agissait seulement de faire tenir aux puissances participant à la conférence une requête du Saint-Siège tendant à ce que dans un accord éventuel avec la Russie fussent prises en considération les conditions contenues dans le memorandum et relatives aux questions religieuses.

Il ne pouvait donc pas être question d'entamer des pourparlers à Gènes en vue de la conclusion d'un accord entre le Saint-Siège et la Russie, et aucune conversation à proprement parler n'a eu lieu à ce sujet.

Le memorandum pontifical a été soumis dans son intégrité à l'examen de la conférence. Il résulte des termes dans lesquels a été faite la remise du memorandum à Gènes que le Saint-Siège a voulu envisager dans leur ensemble tous les éléments du problème religieux et de la situation actuelle en Russie.

Le Saint-Siège, considérant comme essentiels et fondamentaux les deux premiers points du memorandum, à savoir la liberté de conscience et des cultes, admet, en ce qui touche le troisième point, c'est-à-dire les propriétés des ecclésiastiques, la possibilité d'une discussion qui pourrait avoir lieu au moment opportun.

LA FRANCE A PANAMA

Ancon, Panama, 10. — La cour de l'ancienne prison Chiriqui, à la pointe de la péninsule sur laquelle la ville de Panama est construite, et l'ancienne place d'armes, en dehors des murs d'enceinte de la prison, ont été converties en un parc qui a reçu le nom de Place de France. Un monument à la mémoire des Français qui périrent lors du percement du canal est en voie de construction sur ladite place. La partie centrale de ce monument est un obélisque de 18 mètres surmonté d'un coq gaulois et décoré à la base de bas-reliefs.

LES BOCHES EXPLOITEURS

Londres, 10. — Bonnes, excellentes, parfaites correspondances et dépêches adressées de Berlin et d'Oberammergau au "Daily Mail", à l'"Evening Standard" et à la "Chicago Tribune"... Ces dépêches et correspondances se plaignent avec une unanimité impressionnante et touchante de la façon dont les touristes sont rançonnés et pillés en Allemagne — et tout particulièrement en Bavière.

Les directeurs des théâtres d'Etat, rapporte le "Daily Mail", viennent de décider que tout étranger devra payer sa place cinq fois le prix que paiera un Allemand.

Un permis, signale le "Standard", pour passer plus de vingt-quatre heures et moins de huit jours à Munich coûte 750 marks, sans compter le visa habituel des chancelleries allemandes... Les prix des chambres dans les hôtels sont majorés de 300 p.c. lorsque le voyageur est de nationalité étrangère. Les boutiquiers ordinaires demandent, pour les moindres articles, des prix qui constituent un outrage. Et je ne saurais trop recommander à ceux qui voyagent d'éviter à tout prix Munich et autres forteresses de brigandage.

Mêmes plaintes dans la "Chicago Tribune" qui assure que les consuls américains ont officiellement signalé à Washington la véritable extorsion dont leurs nationaux sont victimes en Bavière et qui ajoute: "La frontière bavaroise est la seule frontière européenne où les voyageurs sont tenus de descendre, en pleine nuit, pour faire viser leurs passeports. Les hôteliers, malgré les tarifs affichés, doublent et triplent leurs prix quand ils se trouvent en présence d'un Américain, et si cet Américain se plaint, comme ce fut le cas pour un membre du "Bankers Club" de New-York, il s'attire cette réplique: "Nous ne tenons pas au patronage américain. Nous avons assez avec notre clientèle..."

Voilà des témoignages précis et qui ne sont pas suspects! Puissent-ils convaincre tous ceux qui méditent d'aller, sous un prétexte ou sous un autre, passer leurs vacances en Allemagne et villégiaturer en Bavière!

Un peuple ne se modifie pas du jour au lendemain. Les gens qui ont apporté dans la guerre les procédés de rapine qu'on sait ne pouvaient pas ne pas les conserver dans la paix.

ROME NE TAXE PAS L'ETRANGER

Rome 10. — Le conseil municipal vient de prendre une décision qui ne manquera pas d'avoir un certain retentissement à l'étranger.

Saisi d'une proposition, qui consistait à établir une taxe de séjour sur les étrangers, il a décidé de l'enterrer purement et simplement en renvoyant l'étude à une date indéterminée.

"La presque unanimité du conseil, nous dit un de nos correspondants, a estimé que si la taxe était justifiable dans une ville d'eaux ou dans une station thermale, créée dans un but déterminé elle était inadmissible dans une grande ville, qui doit rester largement ouverte à tous."

BOXEURS AU TRIBUNAL

Londres, 10. — Le "Daily Mirror" annonce qu'une nouvelle rencontre a été préparée entre Ted Lewis et George Carpentier, mais cette fois, dit-il, elle aura le tribunal pour ring.

En effet, le pugiliste anglais avait intenté des poursuites contre les éditeurs du périodique "Town Topics" et contre Carpentier à la suite d'un article publié dans cette publication, le 19 mai, sous le titre: "Ce que je pense de "Kid Lewis", article que l'on attribue à Carpentier.

UNE LECON DE BON SENS

Rome, 10. — Un journal italien a demandé à ses lectrices:

Quelle femme auriez-vous désiré être? La majorité a répondu que la femme dont le sort leur paraissait le plus enviable, était morte bonne grand-mère Eve. D'autres auraient voulu être Phryné, quelques autres Hélène et d'autres Madeleine, la pécheresse repentie.

Le jury — car il s'agissait d'un concours — a décerné le prix, se montant à 3.000 lire, à une femme pleine de bon sens, qui s'est contentée de faire cette réponse:

"Je veux être tout simplement moi-même, c'est-à-dire une humble et bonne ménagère."

Cela valait certes mieux que de regretter de n'avoir pu présenter à Adam la pomme fatale! La leçon valait bien 3.000 lire.

CHRONIQUE MUSICALE

Opinion sur l'audition de chant de Monsieur Jean Riddez.

Une ville comme Montréal!!! soit disant intellectuelle comme le laisse entendre Monsieur Jean Riddez, dans notre excellent confrère le "Matin", ne possédant pas de critique musicale... n'est-ce pas que c'est déplorable?...

Où allons-nous, mon Dieu?... Je remercie L'Autorité de me donner l'hospitalité dans une de ses colonnes pour répondre à la demande de ce Monsieur de l'Opéra, quoiqu'il n'admette pas qu'un encadreur un forgeron ou un vidangeur se permette d'émettre son opinion en musique.

Il n'y a qu'une façon d'être honnête, nous dit-il. Si je comprends, il faut d'abord être sincère.

En peinture comme en musique, il y a des critiques d'art: En peinture, la critique n'est pas nécessairement un maître: s'il connaît les premières notions linéaires du dessin, les perspectives d'un simple carré en bois, qu'il aura dessiné lui-même, toujours avec les conseils d'un professeur, s'il fait tout simplement du fusain, il saura discerner la valeur des ombres, des demi-tons, des lumières, la fermeté d'un dessin d'après nature: il pourra même être juge d'un tableau.

En musique, la façon d'être honnête est à peu près la même: Je demande pardon à M. de l'Opéra d'être un peu hardi. Monsieur Jean Riddez nous a donné une démonstration d'opéra à St-Sulpice, en même temps qu'une audition d'élèves.

Le troisième acte de Rigolette nous a été donné avec les gestes, mais, sans accessoires ni décors rien que l'accompagnement du piano. L'auditoire peu nombreux n'a pas ménagé ses applaudissements. Monsieur Riddez nous donnera-t-il de l'opéra avec ses élèves-amateurs, la saison prochaine? Nous l'espérons. Pourquoi Rigolette, opéra italien, quand il y a tant de chefs-d'oeuvre français? Pourquoi pas le Cheminot, de Xavier Leroux, par exemple, puisqu'il est un des maîtres du chant français? C'est incroyable!!! Monsieur oublie cette fois de faire de la propagande pour la musique française.

Je serais porté à croire qu'il est plus facile de gueuler... un opéra italien. Etait-ce son truc? Il est vrai que tout ce qu'il a chanté, ça n'était pas mal trinqué: ses éclats de voix à l'italienne, etc...

M. Riddez est un véritable artiste de théâtre: je ne le conteste pas. Nous pourrions lui conseiller de faire du mélodrame: il gagnerait sans doute beaucoup d'argent. Il y aurait beaucoup à dire, si je voulais être malin... si je voulais désosser son émission vocale... "Pour ne pas le faire", je dirai simplement qu'il a des trous dans la voix, qu'il ne possède pas ses moyens vocaux...

Tout cela s'explique: causons un peu du début de sa carrière, si vous voulez: Monsieur Riddez, au Conservatoire, chantait baryton, ainsi qu'à l'Opéra. Il possédait une des plus belles voix de baryton, d'après les critiques du temps; il avait un succès enviable; on ne lui ménageait pas les louanges (c'est vrai qu'il a toujours été l'enfant gâté).

Je tiens de lui qu'un jour, il a été très heureux de rencontrer un maître de chant, pour lui dire qu'il ne savait absolument rien et que c'était tout à recommencer, mais avec un voix de ténor!! (C'est fantastique, n'est-ce pas? puisqu'il est redevenu baryton; mais il se garde bien de nous dire comment il se fait qu'il chante encore baryton!!!). Ce maître en question lui dit, tout simplement, qu'il bourgeonnait

sa voix et que, s'il voulait travailler avec lui, il lui ferait une des plus belles voix de ténor: (fin renard ce monsieur, pour avoir un élève!) Monsieur de l'Opéra a gobé cela et voilà!... nous le revoyons, plus tard, premier ténor à l'Opéra: il a avalé la pastille contre ut et les critiques (du moins: les découpures de journaux qu'il m'a montrées et qu'il a conservées dans sa collection... à lui...) s'accordent à dire qu'il est épatant!

Qu'il me soit permis de comparer sa voix à un piano célèbre, mais usagé, joué par un virtuose. Il pourrait donner une interprétation raisonnable, mais sans valeur. Si c'est le contraire, avec un instrument flambant neuf, il saura faire ressortir la valeur des sons limpides, cristallins, veloutés, toujours sur une émission égale, selon l'idée de la pièce qu'il interprète en respectant l'auteur: enfin, ce qu'un virtuose peut rendre... et je défie Monsieur Riddez de prouver le contraire.

La voix est un instrument, un don de la nature et, par conséquent, des plus délicats... Les cordes vocales ne sont pas des fillets d'or de 14 carats ou d'acier. Je me souviens qu'un jour assistant à la leçon d'une des élèves de Mme Lapalme qui s'évertuait à chercher l'effet dans les sons, cette dernière se contenta de lui faire remarquer que ses cordes vocales étaient des petits fillets de chair très tendus et que, si elle continuait à les maltraiter, ils se briseraient et c'en serait fini de la voix. Je connais cette personne aujourd'hui, qui ayant suivi ces bons conseils, qui chante soprano colorature avec plus agréables.

Si je réfère à mon A. B. C. musical, je ne rêve pas, pourtant, je vois: "La musique est l'art d'émettre des sons agréables à l'oreille". Qu'avons-nous entendu à St-Sulpice? Des éclats de voix, du tam-tam au piano, etc.

Qu'on cesse donc de nous bourrer le crâne! Si nous relisons Melchisedec, professeur au Conservatoire de Paris, il le dit clairement, sur cent volumes de mét' de qu'il possède dans sa bibliothèque, il n'y en a pas deux qui sont d'accord... et il ajoute, à la fin de son livre, qu'il n'y a que la sienne qui soit la bonne.

Pourquoi ne pas nous en tenir à l'A. B. C. musical? Si nous payons \$1.00 pour entendre un concert ou \$4.00 à l'Opéra pour nous faire écorcher les oreilles, entendre des voix fausses, des excentricités dans l'interprétation d'une pièce ou autre, comme nous l'avons constaté aux deux auditions de M. Jean Riddez, cela n'est pas de la musique proprement dite. A quel bon les "Viens m'entendre"? Quant à ses élèves, tous possèdent une prédisposition naturelle à chanter. Il ne faut pas être trop sévère parce que l'élève ne nous fait voir un sensible progrès qu'après avoir travaillé deux ou trois ans.

Cependant, Monsieur Prleur mérite une mention spéciale pour avoir eu déjà la voix posée avant de travailler avec Monsieur Riddez; tout de même, nous constatons un véritable progrès.

Signalons en passant qu'il nous a semblé que M. Cornélien souffrait quelque peu de faiblesse vocale, attribuable sans doute au surcroît de travail. Madame Larose semble être très sûre d'elle et en progrès.

Le manque d'espace ne me permet pas de parler des autres pour le moment; mais je dois ajouter qu'ils méritent de l'encouragement, quoique je leur conseillerais, avant de chanter des pièces trop difficiles, de surveiller une émission pure et la pose de la voix: sans cela, il y aurait danger de catastrophe. J. A. MORENOY,

La qualité avant tout

SALADA TEA COMPANY OF CANADA, LIMITED

TORONTO NEW YORK CITY BUFFALO, N.Y. PHILADELPHIA, PA. MONTREAL QUE. BOSTON, MASS. PITTSBURGH, PA. CHICAGO, ILL. DETROIT, MICH. CLEVELAND, O. LONDON, ENGL.



CABLES - SALADA, TORONTO CODES - BENTLEY, LIEBERS A.B.C. (5TH ED.) Boulevard St-Laurent Montréal, 3 Juin, 1922

A NOS CLIENTS DU GROS ET DU DETAIL:—

Cher Monsieur:—

Lundi, 5 Juin, le prix du Thé SALADA Marque Brune sera augmenté de dix cents la livre. Vous vous attendiez sans doute à cette augmentation car vous êtes au courant, comme tous vos confrères, des prix excessivement élevés qui régissent le marché actuel du thé.

Sur le marché des Indes, de Ceylon, de Java et de Londres, depuis dix-huit mois, le prix de certaines qualités a monté de seize cents avec un minimum de dix cents. L'augmentation s'est faite petit à petit, mais d'une façon régulière. Heureusement, pour nous, nous avons fait de fortes provisions pendant les douze premiers de ces dix-huit mois, pour avoir un certain temps, nous n'avons pas eu à payer les plus hauts cours. Mais nos stocks ont fini par s'épuiser, et, il y a trois mois environ, nous avons été obligés de faire de nouveaux achats. Nous avons commencé à nous servir de ces nouveaux thés vers le milieu d'Avril, et malgré notre espoir qu'une baisse prochaine de ces nouveaux thés viendrait à nous permettre de maintenir nos anciens prix, même à perte pendant quelques mois, nous sommes forcés de conclure qu'aucune baisse n'est imminente et d'augmenter nos prix en conséquence.

La hausse actuelle a deux raisons. D'abord, il y a deux ans, la récolte a été surabondante, ce qui a fait baisser les prix. Les planteurs se sont mis d'accord pour diminuer leur production de 20%. Il en est résulté une récolte insuffisante, ce qui a fait monter les prix. C'est la raison principale. Ensuite, les droits sur le thé viennent d'être abaissés de huit cents la livre en Angleterre, ce qui en fait immédiatement augmenter la consommation. En d'autres mots, quoiqu'il n'y ait pas assez de thé pour répondre la demande générale, les Anglais qui sont les plus grands buveurs de thé en consommation plus que jamais. Le résultat inévitable est une hausse de prix.

Vos remarquez, sur la carte de prix ci-jointe, un profit additionnel de une cent par livre pour le détaillant. C'est pour le compenser de l'augmentation de la Taxe de Vente. Quand la Taxe était de 1 1/2%, elle était à votre charge, mais nous nous rendons compte qu'il serait injuste de vous faire payer l'augmentation de 3/4%. Par conséquent, ce profit additionnel vous remboursera presque de 2 3/4% de la Taxe actuelle.

Nous espérons que vous voudrez bien vous rendre compte de notre position et reconnaître que nous avons retardé aussi longtemps que possible la date de l'augmentation.

Veillez agréer nos sincères salutations, SALADA TEA COMPANY OF CANADA, LIMITED

Ci-dessus le fac-similé de la lettre que nous avons adressée à nos nombreux clients à titre d'explication de la hausse récente du prix de notre mélange étiquette brune.

"SALADA"

Le prix de nos Thés étiquettes Bleus, Rouge et Doré n'a pas été changé

Le papa Berliureau a sa fille qui lui demande quelque argent pour acheter des "morceaux de piano":

Des morceaux de piano? Elle est forte, celle-là! Comment le piano tout entier que je t'ai acheté dernièrement ne te suffit pas!

Berliureau vient d'entrer en convalescence après une grave maladie.

—Comment, dit-il à son docteur, ai-je pu rester ainsi plusieurs semaines sans manger?

—C'est que la fièvre nourrit —Ah! Puis après un moment de réflexion:

—Ne serait-il pas possible de la donner à ma cuisinière et à ma femme de chambre, qui ont un appétit d'enfer? * * *

Pour s'être laissé aller, le jour des Rois, à quelque excès

gastronomiques, Berliureau a dû voir son médecin.

—Docteur, j'ai à des brûlures intolérables, dit-il en se frottant le creux de l'estomac.

—Ah! ah! c'est l'épigastre.

—Pardon, docteur, je crois plutôt que c'est l'Epi...phanie!




Goûtez et Comparez la Crème Glacée "UNIC" est "Toujours la Meilleure"

Montreal Dairy

Encouragez l'Industrie Nationale

290 AVENUE PAPINEAU
Tél. Est : 1618-7019-1361
MEFIEZ-VOUS DES CABAULEURS


